



ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS
DE
MARSEILLE



*Séance publique du mercredi 15 mars 2006
en la Bibliothèque de l'Alcazar*



REMERCIEMENT
DE
Monsieur Georges BRIATA
Membre de la Classe des Arts

RÉPONSE
DE
Monsieur Gérard BLUA
Membre de l'Académie de Marseille





ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS
DE
MARSEILLE



*Séance publique du mercredi 15 mars 2006
en la Bibliothèque de l'Alcazar*



REMERCIEMENT
DE
Monsieur Georges BRIATA
Membre de la Classe des Arts

RÉPONSE
DE
Monsieur Gérard BLUA
Membre de l'Académie de Marseille





Bibliothèque de l'Alcazar
Mercredi 15 mars 2006



Discours de réception
à
l'Académie de Marseille
de
Monsieur Georges BRIATA
Classe des Arts



Monsieur le Directeur,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames, Messieurs,

Si nous sommes tous réunis en ce jour et en cette heure, c'est parce que j'ai l'honneur de devenir membre de l'Académie de Marseille.

Marseille, qui est une cité que j'ai tenu à ne jamais abandonner. Sur le plan artistique et affectif, je lui ai toujours voué une fidélité que je reconnais dorénavant, définitive.

Vous comprendrez donc ma sensibilité face à cette nouvelle place que j'occupe.

C'est pourquoi je désire avant tout, remercier l'ensemble des académiciens d'avoir bien voulu m'accueillir en leur demeure. Cette honorable compagnie qui, depuis près de trois siècles, scelle les Arts, les Sciences et les Lettres dans l'ensemble des activités et des personnalités de notre ville.

J'ai en moi une pensée particulièrement émue, dont je veux vous faire part, pour Monsieur Georges BERGOIN, qui nous a malheureusement quitté le 26 juillet 2005 à l'âge de 84 ans.

Je pense ne pas être le seul à garder le souvenir d'un homme envers qui on ne pouvait éprouver que du respect.

En dehors des grades et des décorations qu'il a acquis tout au long de sa vie - engagé dans la Marine Nationale aux côtés du Commandant Test, Capitaine au long cours, Capitaine de Vaisseaux, Chevalier de Malte à Doubay, Décoré de la Croix de l'Ordre de Malte, et j'en passe tellement la liste serait impressionnante - je garde en mémoire l'être qui ne s'arrêtait jamais, qui était sur tous les fronts avec toute son énergie et sa générosité.

Cet homme de contact, était toujours prêt à rendre service avec modestie et simplicité. Je ne peux oublier son caractère rare et sa présence discrète et puissante, et je suis certain que vous me rejoignez dans ce souvenir respectueux.

Je tiens également à citer mes deux parrains, Maître Gaston GASPARRI et le Professeur Hubert CECCALDI. Deux hommes possédant de vastes connaissances et le sens des valeurs qui font que leurs activités sont multiples et essentielles. Qu'ils soient remerciés de m'avoir accompagnés vers vous.

Et enfin, comment oublier celui qui a accepté de me répondre, Monsieur Gérard BLUA. Cet écrivain, est avant tout un ami avec qui nous avons partagé de grands moments mêlant art et littérature. Il m'est donc important que cet homme de culture prenne la parole après moi, et je l'en remercie.



Un nouvel académicien a la charge de remplacer un homme qui a quitté les siens et son activité sur Terre.

Il est un honneur pour ma part de succéder à une personnalité telle que Monsieur André MAURIC, car j'ai toujours eu en moi, une immense estime pour le métier d'Architecte.

D'ailleurs, l'Architecture est très proche de mon travail.

Effectivement, même si mon leitmotiv demeure « le sujet n'est que prétexte » pour un peintre, et que « c'est plus son interprétation ou ce que l'on en fait qui prime » ; il faut tout de même que ce sujet vous parle, vous touche, vous transmette quelque chose. Et je me rends compte, avec le recul, que le thème récurrent de mon œuvre, est « la ville ».

Le Japon, New-York, la Nouvelle Orléans, Paris, Marseille, Marrakech, la Bretagne, ou encore certains villages de France, sont des climats qui m'ont interpellé de par leur structure.

Et lorsque je m'attaque à une ville sur ma toile, tel un architecte, j'en trace les lignes. Je construis de telle sorte que les maisons, les immeubles et les monuments soient en harmonie, et que cet ensemble soit également en accord avec le ciel, la lumière qui s'en dégage, ou bien l'eau, si elle est présente dans le lieu que je choisis. Je cherche avec obstination afin que rien ne s'écroule, pour que la solidité, l'ossature et le travail des architectes soient respectés, équilibrés comme ils l'ont désiré.



Ainsi, vous parler d'André MAURIC aujourd'hui, est non seulement un plaisir, mais une manière de vénérer le métier qu'il exerçait : ce métier qui, indirectement, m'a fait vibrer, a provoqué en moi des émotions et des sensations qui ont été également une source d'énergie alimentant fortement mon inspiration.

André MAURIC, grand architecte naval, lui aussi, n'a jamais quitté Marseille. Il y est né un 13 juillet en 1909, et son amour pour l'eau l'a retenu « ancré », si j'ose dire, dans la ville.

La passion pour l'architecture, la mer et la voile est déjà installée et développée au sein de sa famille lorsqu'il arrive sur terre.

Sa grand-mère paternelle est d'une famille d'architectes et d'entrepreneurs : et d'ailleurs, toute sa lignée paternelle manie le crayon.

Puis, son père se lie d'amitié avec les frères Lemasson de Sète (connus comme artistes-peintres et grands amateurs de yachting à voile), et c'est sous leur influence qu'il dessine et construit de ses mains son premier voilier qu'il dénomme le « Be-a-Ba ». Ce fameux « Be-a-Ba » gagne une régata à voile en juillet 1898 : date qui marque la première victoire de la famille Mauric.

Dès lors, son père dessine et construit plusieurs petits yachts à voile, entre 1897 et 1921, avant de construire en 1927 le « Morwark » sur les plans de son fils : André Mauric lui-même. Le « Morwark » est le bateau à l'origine de toute la carrière d'André Mauric.

C'est ainsi que, sans mauvais jeu de mot, André Mauric est « plongé » très tôt dans le monde marin. Dès l'âge de deux ans, on le trouve régulièrement à bord des bateaux, et à cinq, il en a déjà la barre dans les mains.

Très doué pour les études, il connaît la facilité qui fait en sorte qu'il n'est pas gêné pour développer en même temps sa passion pour la voile et la mer, très encouragé par son père qui a fait de lui un excellent marin.

André Mauric entre très jeune dans la vie professionnelle.

En effet, les nombreux succès du « Morwark », son premier bateau, lui procurent la commande des plans de plusieurs yachts, notamment le cruiser de 15 mètres, nommé « Jean-Gab », mis en construction dans un des chantiers de Charles Baudoin. Ce dernier, grande personnalité de la mécanique et de la construction navale, est le créateur des Moteurs Baudoin ainsi que le patron des chantiers Massilia à Marseille et des chantiers maritimes du midi à La Seyne.

Charles Baudoin, étant âgé, cherche une assistance technique et un successeur. Le profil d'André Mauric le séduit, de sorte que le 1^{er} juin 1930, il entre chez Baudoin en qualité d'architecte naval.

C'est ainsi qu'en quelques instants, la carrière d'André Mauric se décide, qu'il ne quittera qu'en 1985. Pendant 55 ans, il devient responsable de centaines de bateaux de toutes sortes.

Il réussit en parallèle sa vie privée. Il rencontre Geneviève Cornilleau qu'il épouse et avec qui il met au monde deux enfants : Bernard et Hélène.

Geneviève est une femme forte et exemplaire à ses côtés, car les débuts chez Baudoin ne sont pas roses. Cette grande dame fait face avec son mari aux difficultés financières que connaissent les chantiers, et pour le soutenir jusqu'au bout, elle épouse sa passion de la mer et devient rapidement une excellente équipière, puis un bon barreur.

André Mauric est un homme qui ne baisse pas les bras. Les efforts redoublent d'intensité et produisent leurs fruits. Il devient également directeur technique et membre du conseil d'administration aux côtés de Baudoin.

Jusqu'en 1942, sans relâche, il exerce le métier de constructeur naval à part entière : il dirige la construction des unités qu'il étudie et dessine lui-même.

La guerre et l'occupation allemande modifient ses objectifs de construction, mais ne réussissent pas à le dévier de sa passion.

En 1939, mobilisé à l'Arsenal de Toulon, la Direction des Constructions Navales l'emploie à l'étude de la stabilité des contre-torpilleurs Tigre et Chevalier-Paul.

En janvier 1940, il est placé en affectation spéciale dans ses chantiers avec pour mission de chef de file pour la construction de 50 dragueurs de mines en bois, à répartir chez les différents constructeurs méditerranéens. Cette mission est interrompue par l'armistice.

En septembre 1940, il reprend en mains les chantiers dont il a consacré l'activité à la construction des bateaux de pêche, nécessaires pour le ravitaillement. Encore une fois, tout ce travail est interrompu en 1942, mais cette fois-ci, par l'occupation.

Cette occupation fait qu'il se retrouve à construire diverses unités pour la marine allemande.

Malgré tout, en usant de toutes sortes de subterfuges, et au mépris des risques personnels, il parvient à ce qu'aucun matériel susceptible d'être utilisé, ne soit livré à l'ennemi, ni par les Chantiers Massilia, ni par les Chantiers Maritimes du Midi.

Sans doute a-t-il la chance d'être sous les ordres d'officiers supérieurs qui ne sont pas nazis, et un ingénieur qui, étant lui-même architecte naval dans le civil, le considère un peu comme un confrère.

D'ailleurs, souvent il se demande s'il ne leur doit pas la vie.

Fort heureusement, la libération survient à temps pour mettre fin à une situation critique au sein de laquelle la peur le gagne souvent.

Une libération qui à la fois le sauve, mais qui en même-temps le met face à une réalité : au cours des combats, les chantiers, pris sous le feu des adversaires, sont complètement détruits. Charles Baudouin, de plus en plus âgé, est alors impuissant devant cette catastrophe, et André Mauric, ne possède pas les capitaux que la reconstruction exige.

Il constate avec déchirement que sa carrière de constructeur naval prend fin : il vend les quelques actions qu'il possède pour acheter des planches à dessin et installer un cabinet d'architecture navale afin de gagner sa vie.

C'est donc en 1947, que le métier d'architecte naval débute véritablement pour André Mauric.

C'est une innovation. À cette époque, il n'existe en France aucun cabinet d'architecture navale capable d'employer à plein-temps des salariés, secrétaire et dessinateurs, et de subsister avec la seule ressource d'honoraires.

De plus, la crise, la guerre et l'occupation ont créé des faillites et ont fait disparaître la plupart des cadres compétents des chantiers navals. Son bureau d'études arrive donc au moment favorable pour fournir des plans et des informations techniques.

C'est ainsi que pendant 38 ans, son cabinet produit des plans pour des centaines d'unités de toutes catégories, dont la fameuse construction d'un bateau pour « l'America's Cup » en 1964.

La construction des Vedettes, des Yachts, des Yachts à voile de croisière et de courses, des Grands Yachts à moteur de prestige, des

Bateaux pilotes, citernes, coloniaux, pompes, chalands, remorqueurs et de pêche, des Navires, des Embarcations, des Voiliers, ainsi que des Petites unités, André Mauric peut compter à son actif en 1985 près de 3 000 unités de ces différentes catégories dont il a été responsable durant toute sa vie professionnelle.

Cet impressionnant constat est magnifiquement accompagné par Geneviève, son épouse, qui, pendant toute cette période, reste en mer à ses côtés au cours des croisières d'essais, mais aussi pendant ses voyages de travail en Hollande, Allemagne, Suisse, Italie, Angleterre et États-Unis. Elle participe même à toutes les cérémonies de mise à la mer des grandes unités. Malheureusement, en 1976, elle meurt d'une cruelle maladie.

Mais l'épanouissement de sa vie privée réside tout de même au travers de Bernard et Hélène, ses enfants, qui lui offrent 5 petits-enfants, suivis de 2 arrière-petits-enfants.

À l'âge de 76 ans, en 1985, André Mauric se résigne à la retraite et confie à Jean-Charles Nahon les destinées de son cabinet.

Il a eu la satisfaction de clore sa carrière par la réussite du navire éolien « Alcyone » au commandant Cousteau, dont il a été le fidèle collaborateur depuis ses débuts. L'« Alcyone », qui reste sa plus belle aventure marine.



Mais contrairement à ce qu'il pense, le mot « retraite » n'est pas le synonyme de « néant ».

En 1986, le Maire de Marseille, Gaston Defferre, le décore des insignes de Chevalier du Mérite National Maritime (l'une des seules décorations conservées par le Général de Gaulle).

La même année, à Paris, au « Musée des Arts et des Traditions Populaires » et sur proposition de son ami André Dunoyer de Segonzac (Architecte et professeur d'architecture), le Président Daniel Tremblot de la Croix, lui remet la grande médaille d'argent de l'Académie d'Architecture.

Puis, en 1988, sur les instances réitérées de son ami Maurice Fitzgerald Dessemond et grâce à sa fidèle et efficace collaboration, il entreprend d'écrire « Mémoires Marines » publié au Printemps 1989. Cet ouvrage reçoit le prix des Armateurs Bretons et celui des Administrateurs des Affaires Maritimes.

Et concernant l'écriture, rappelons également qu'André MAURIC a participé à la rédaction du « Dictionnaire de l'Océan ». Ce dictionnaire fait partie du Conseil International de la langue Française.

Une vie chargée et assurée jusqu'au bout. Jusqu'au 10 juillet 2003, date à laquelle il nous quitte à l'âge de 94 ans.

Et comme l'a si bien dit Jean-Charles Nahon, son successeur: « *La vie d'André Mauric s'achève, sa légende continue* ».

D'ailleurs, les amoureux de courses et de régates sont encore fiers d'obtenir le « Trophée André Mauric », créé en 1999.

Je voudrais vous faire part de ces deux phrases d'André Mauric, car elles me touchent personnellement :

La première: « *Les bateaux que j'ai conçu, je les reconnaîtrais tous : quand on les a dessinés, on ne les oublie pas* »

Et la deuxième: « *La plupart est éparpillée dans toute la Méditerranée et autres mers. Il y en a à Cannes, sur la côte italienne, en Angleterre, etc. Mais où qu'ils soient, je ne larguerai jamais tout à fait les amarres* ».

Ces deux phrases prouvent qu'André Mauric a été un architecte et un artiste qui a fonctionné avec toute son âme.

Je pense avoir ce point commun avec lui. Je pourrais reconnaître toutes mes toiles et mes dessins. Et même si mes œuvres sont éparpillées à travers le monde, une partie de moi-même réside en chacune d'elles, et c'est ainsi que je ne les quitterai jamais totalement.



Jl est toujours délicat de parler de sa propre vie, de son intime chemin intérieur qui nous a conduit à ce que nous sommes dans la minute en laquelle nous parlons. Et pourtant, je tiens à vous faire part de certains échantillons qui ont marqué mon existence d'homme et de peintre. Car, ce qui m'a toujours intrigué chez un artiste en général, ce sont ces moments charnières qui font que la tournure de leur expression peut évoluer, virer, se teinter, s'assombrir ou même complètement changer malgré lui. Et même si Henri Matisse disait à ses élèves: « *Vous voulez faire de la peinture? Avant tout, il faut vous couper la langue, car votre décision vous enlève le droit de vous exprimer autrement qu'avec vos pinceaux.* »,



je vais tout de même vous parler du langage du peintre sur sa toile qui se passe de discours oral : l'expression plastique.

L'arrivée d'un être sur la planète est considérée comme un miracle. La suite, donc la vie, comme une folle aventure ou une mauvaise plaisanterie lorsque l'on passe son temps à en chercher le sens, « le pourquoi nous sommes là ».

J'estime avoir la chance de ne m'être jamais posé de questions quant à ma présence sur terre, car une évidence s'est offerte à moi tôt... très tôt.

J'ai eu le bonheur de tenir un pinceau dès l'âge de cinq ans, j'en ai 73 et il est toujours entre mes mains. Il est mon meilleur ami depuis 68 ans ; je ne l'ai jamais lâché... ou peut-être, est-ce lui qui n'a pas voulu me quitter ? Et d'ailleurs, encore maintenant je me demande : « Qui dirige l'autre ? ».

À tel point que parfois, lorsque le soir je mets de côté une toile pour la retrouver le lendemain afin de la continuer, je me surprends en train de l'observer de bon matin, en étant pratiquement persuadé que quelqu'un d'autre que moi a fait irruption dans mon atelier, et s'est permis de donner quelques coups de pinceau et de couteau à ma place.

Ce sont des moments troublants qui peuvent être magnifiques comme fort désagréables ; tout dépend si l'être qui s'est dédoublé de moi-même est un génie, ou un âne qui doit retourner immédiatement aux Arts-Déco.

J'ai fini par en conclure que je peignais dans un certain état qui était indépendant de ma volonté, et que l'acte de peindre était loin d'être un calcul, mais une détermination.

C'est sûrement cela la vocation, une commande divine qui vous échappe et contre laquelle on ne peut rien : c'est ainsi, c'est un fait.

Un constat qu'il n'existe aucune explication, aucune réponse à cette boulimie quotidienne sans laquelle on ne peut tenir.

Je ne fais qu'obéir à une nécessité plastique.

L'expérience donnerait-elle la réponse ?

Non, même pas l'expérience.

L'expérience rend simplement la communication plus rapide et plus efficace sur la toile. Elle va droit à l'essentiel avec maîtrise, sans détours.

Elle a tant remué, creusé... elle a tant été révoltée, illuminée, rassasiée, écœurée... elle a tant souffert comme elle a été comblée... elle a tant

connu le doute et la fatigue, comme elle a eu droit à son assurance et ses convictions... elle a tant plongé dans le désespoir et l'ignorance tout en étant récompensée, félicitée et glorifiée...

Toutes ces traversées font que l'expérience est un cheminement personnel qui offre au public un vrai résultat, une somme réelle de travail passionné, mais ne donne à aucun moment la raison pour laquelle l'Artiste exerce son métier.

Et fort heureusement, sinon, je pense que jamais je n'aurais pu achever une œuvre.

Et lorsqu'une personne demande à propos d'une toile: « Pourquoi l'artiste l'a peinte ainsi et pas autrement? » ou « Mais que s'est-il passé dans sa vie pour en arriver à ce résultat? Dans quel état était-il? »,

La meilleure des réponses que puisse donner l'artiste lui-même ou un guide qui commente, si l'auteur est décédé, est: « Je ne sais pas. Contentez-vous de regarder. L'œuvre se suffit à elle-même. »

Tout discours est inutile. Les explications que l'on peut donner ne changeront pas la peinture que nous regardons.

Beaucoup pensent qu'il est primordial d'avoir une intelligence discursive sur une œuvre, alors qu'elle est à l'opposé de l'intelligence plastique.

L'artiste lui-même est incapable d'en dire plus que son travail effectué: surtout s'il est doté d'une personnalité innée. Et la personnalité n'est qu'une façon de dire les choses, et cette façon de les dire est bien plus importante que ce que l'on veut dire.

D'ailleurs, Nicolas de Staël ne désirait plus qu'on le questionne sur la couleur de son ciel, ou autre élément. S'il avait décidé qu'un certain jour le ciel lui avait paru mauve, c'était juste une question de climat qui venait à lui; une sensation, une couleur qui tout simplement correspondait à son état face au paysage qui s'offrait à ses yeux.

Ou même Henri Matisse, disait que ce n'était pas parce qu'il mettait du vert sur sa toile, que c'était forcément de l'herbe.

Ainsi, le discours peut-il combler les manques?

Bien sûr que non! Si le discours comble un quelconque manque, c'est que l'œuvre est ratée. Une œuvre réussie se regarde: on ouvre les yeux devant une peinture, comme on ouvre ses oreilles en écoutant de la musique. Et ce n'est qu'à partir de cet instant que le spectateur est séduit ou pas.

Seule une certaine connaissance de l'Histoire de l'Art, et ses grands moments « clés » qui ont marqué les siècles, peut donner une compréhension et une analyse intéressante sur l'évolution dans la manière de peindre.

Mais sinon, les mots que l'on peut broder autour d'un tableau n'ajouteront pas plus ou moins d'admiration ou d'émotion pour celui qui la voit : car une œuvre d'Art doit être plastiquement et universellement lisible, sans être forcément figurative.

Et l'exemple le plus frappant qui me vient à l'esprit est celui des débuts du cinéma.

Le monde entier peut regarder un Charlie Chaplin. À son époque, pourtant, le son n'existait pas encore.

Charlie Chaplin a su, uniquement par l'image, aller très loin dans les émotions. Nous avons tous éprouvé des sentiments drôles et mélancoliques à travers ses films qui se passent presque du support des mots : les légers et rares sous-titrages ne font que prononcer ce que nous comprenons déjà.

Cet acteur-réalisateur est un grand exemple de l'expression internationale, visible et lisible.



© Cres

Les regards, les gestes, les mouvements de son corps, les expressions des traits de son visage, sont ses moyens de communication comme l'artiste peintre possède les couleurs, les pinceaux, les couteaux, le regard personnel sur un sujet, et bien sûr, la maîtrise qui lui permet de manipuler et d'harmoniser ses instruments.

Les ingrédients en main, l'artiste peint comme il respire. Un besoin quotidien qui le poursuit. Il œuvre sans parler et sans se poser de questions : le pourquoi fait-il cet acte chaque jour de sa vie, n'existe pas.

Vincent Van Gogh en est le modèle type. Ses œuvres ont été ignorées durant toute son existence. Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de créer toile sur toile, et ce, jusqu'à son dernier souffle volontaire.

Il est certain qu'au travers de ses lettres retrouvées, nous savons que Vincent Van Gogh était un être très tourmenté, et cela peut se lire dans quelques-unes de ses toiles.

En effet, selon les périodes de souffrance plus ou moins violentes, ses couleurs sont plus criardes et ses coups de brosse sont jetés avec rage.

Ainsi, nous pouvons constater avec du recul, qu'un artiste peintre peut modifier sa manière de communiquer selon ce qu'il vit. Mais uniquement avec des éléments fondés, car le reste ne s'invente pas : on ne peut supposer à sa place.

Donc, les fameux moments charnières de la vie, dont je vous parlais tout à l'heure, sont importants quant à l'évolution de la peinture d'un artiste.

Moi-même, je reconnais avoir vécu des dates clés au sein de mon parcours. Des dates qui représentent des rencontres, des voyages, des événements, des révélations personnelles.

Ma première révélation fut vécue aux côtés de Marcel Gromaire. J'ai eu la chance d'être son élève à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris à partir de l'âge de 22 ans. Et même si j'avais déjà acquis une formation aux Beaux-Arts de Marseille et de Paris, se retrouver face à une personnalité aussi forte, ne pouvait que marquer une vision picturale. J'étais extrêmement d'accord avec son enseignement : il me parlait vraiment. À tel point qu'il m'a été difficile de me détacher du Maître dans ma manière de peindre.

Au sortir des Arts-Décoratifs, j'avais trouvé ma veine de peintre. Mais pendant longtemps, au sein de mon travail, résonnaient encore certaines

formes, ou certaines palettes de couleurs de Marcel Gromaire. Ce grand homme logeait en moi, indépendamment de ma volonté: ce qui était normal pour un jeune artiste.

Il a fallu que je connaisse d'autres étapes pour m'en défaire tout doucement.

Mes voyages à l'étranger ont été un point de départ important. Atterrir à New-York a été un véritable choc. « *Un coup de poing dans le ventre* » comme le disait Le Corbusier.

Cette ville aux buildings droits, puissants, imposants, sur lesquels clignotent toutes les couleurs possibles et qui se découpent sur un ciel trop bleu ou trop gris. Les structures et les lignes solides des ponts qui surplombent l'eau. La grande statue verte qui symbolise la liberté regardant fièrement l'horizon.

Un véritable événement s'offrait à mes yeux. Il m'était impossible de n'en faire rien. C'est alors que je me suis surpris à enfin oser utiliser des couleurs plus éclatantes. Les rouges, les bleus, les jaunes venaient remplacer les tons caramels jusqu'alors omniprésents dans mes toiles.

J'y suis retourné souvent afin de me gorger de cette nouveauté qui m'obsédait.

Puis, mes déplacements au Japon ont été également un déclencheur pour ma palette. La tradition de ce pays dégageait pour ma part, le mélange des orangés et des noirs dans un milieu vert. D'autres couleurs intervenaient.

Les pays ensoleillés ont aussi beaucoup comptés. La Sicile, la Corse, ou Marrakech -pour ne citer qu'eux- sont des sites où les blancs, frappés par le soleil, deviennent violents, presque aveuglants, et viennent fendre le bleu profond du ciel et de la mer. Une autre nouvelle sensibilité venait nourrir mon regard.

Ces nombreux voyages m'ont permis de travailler sans cesse les couleurs et leurs contrastes. C'était révolutionnaire!

Mais je dois avouer qu'une véritable tournure s'est imposée à moi lors de la rencontre avec mon épouse, Vincente. Car jusqu'à notre union, seules mes créations étaient mon moteur pour exister.

Aux côtés de cette femme, l'être humain s'est enfin trouvé. J'ai compris, dès l'instant où nous nous sommes rapprochés, que je ne connaissais pas l'homme que j'étais.

Et à partir du moment où j'ai découvert que l'amour pour quelqu'un résidait violemment en moi, je suis devenu quelqu'un d'autre : un homme comblé et heureux.

Vincente représentait tout. La stabilité, la droiture, la générosité, la justice, la maternité, l'intelligence, l'écoute, la lucidité, la force, la sensibilité et la beauté.

J'avais entre mes mains celle, qu'involontairement, je recherchais. C'était comme un miracle qui tombait sur ma réelle vie un peu enfermée dans son atelier.

Vincente est immédiatement devenue ma muse, mon âme-soeur. Encore maintenant, je ne peux m'empêcher de la représenter sur mes toiles. Dès qu'une femme doit figurer, c'est elle qui vient, et personne d'autre, depuis 38 ans.

N'étant pas toujours un beau parleur, je lui ai continuellement déclaré ma flamme à travers son visage hors du commun, et son corps splendide que je trace régulièrement avec bonheur sur tous les supports possibles.

Mon équilibre au quotidien s'est installé ; et il a fortement touché celui de l'artiste peintre.

Mon travail a été tout de suite plus net, plus direct.

Le côté flou s'est estompé. L'émotion intérieure ne se traduisait plus par des vibrations, mais par des formes plus tranchées.

Et depuis, j'ose accentuer, transcender ce que j'éprouve sans concessions. Je cerne mes sujets comme je cerne toujours plus mon être. Je taille la lumière dans la couleur car je n'ai plus la crainte de faire exploser mes sentiments. Je vais à l'essentiel sans réfléchir. Je me sens en sécurité et en pleine sérénité lorsque je peinds.

Et même si parfois le doute persiste, c'est le bon. C'est celui qui me fait avancer, ce n'est plus celui qui me coupe les mains. C'est le doute qui respecte son public et sa carrière personnelle.

Toutes ces étapes m'ont servi à alimenter l'expression visible, pour laquelle je me battrais toujours.

Je n'ai jamais désiré faire partie d'un quelconque clan. Je ne veux pas entendre parler d'art conceptuel, ou du politiquement correct afin d'être reconnu.

Je veux simplement que l'on regarde mes peintures et qu'on les comprenne universellement. Si elles plaisent ou non, ceci n'est plus de mon ressort, car je les conçois avec mon âme et mes tripes : mais je cherche à ce qu'elles soient lisibles pour tous.

Je m'adresse à toutes les classes, à toutes les générations, à toutes les religions, à tous les pays.

Et ce qui m'a confirmé ce que je voulais transmettre, a été une phrase du regretté André Roussin -grand dramaturge, membre de l'Académie Française- à propos de mon travail : « *L'œil écoute* ».

Ces mots résonneront éternellement en moi, comme si j'avais réussi ma mission : mon œuvre se passe de paroles et d'écriture.

Je lutterai jusqu'à mon dernier souffle pour que l'art plastique ne concerne que les yeux, ou le toucher pour une sculpture appétissante.

Et pour bien scinder le rôle de chaque art, et ne pas confondre les moyens d'expression, je terminerais par une citation de Raoul Dufy :

« L'Art n'est pas une pensée, c'est un fait. Pour le peintre, la solution de son problème est dans sa boîte de couleurs, comme elle l'est dans l'encrier pour l'écrivain. »

Je vous remercie.







© Legros

Séance publique du mercredi 15 mars 2006
en la Bibliothèque de l'Alcazar

* * *

Réponse
de
Gérard BLUA
Membre de l'Académie de Marseille
au
discours de réception
de
Monsieur Georges BRIATA
Classe des Arts

* * *
* *
*

Mon cher Confrère,

Vous avez été élu membre de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille, en reconnaissance d'une longue carrière internationale d'artiste peintre dans le cours de laquelle jamais vous n'avez oublié votre ville. Jamais vous n'avez été étranger à votre naissance.

Je voudrais insister vivement sur cet aspect de votre trajectoire artistique car, contrairement à tant d'autres Marseillais qui camouflent voire occultent leur origine dès l'instant qu'une grande capitale les accueille, vous avez choisi, en parallèle de votre talent, de démontrer qu'une cité comme la nôtre pouvait être aussi, au-delà des mythes et des légendes qui l'habillent trop souvent dans nos médias, un creuset pour la création, la recherche et l'ensemble des activités intellectuelles qui fondent une société. Et ce n'est pas là le moindre des mérites qui guidèrent le choix de notre Compagnie.

Ces prolégomènes me semblaient nécessaires en ouverture de ma réponse à votre discours empreint d'une réelle force d'analyse mais encore d'émotion, ces deux axes emblématiques de la création artistique. Par là-même, ils restituent l'atmosphère générale de votre propos, son terreau originel, son vécu et, surtout, tout ce qu'il peut contenir d'énergie et d'espoir pour un avenir auquel vous appartenez déjà.

Ainsi l'éloge que vous venez de prononcer de l'architecte naval André Mauric, dont vous occupez désormais le siège en notre Académie, est-il significatif de cette vision esthétique qui vous habite, ouverte sur la globalité et l'unité, lesquelles réunissent toujours les individus de façon interactive dans une sorte de mosaïque dont l'absence d'un seul de ses éléments détruirait l'harmonie générale. Il ne pouvait de la sorte vous échapper que la structure, l'équilibre des masses, la légèreté des volumes jaillis dans un espace en attente – recherche quotidienne de votre prédécesseur –, sont aussi pour vous un défi personnel, une quête unique et – si vous me permettez d'oser cette image – la clé de voûte d'un art pictural que vous exprimez avec toujours autant d'enthousiasme et de jeunesse depuis cinquante ans.

De même encore – et parce que tout se retrouve dans l'entrelacs d'une lente élaboration de la personnalité –, la construction de votre enfance puis celle de votre adolescence sont totalement indissociables de votre carrière, de votre philosophie humaniste de la vie, de votre rapport aux autres, c'est-à-dire de ce vécu et de cette vision de l'artiste incontestablement reconnu sur le plan international, que vous êtes. Et l'humanité qui éclaire votre talent n'a de cesse de démontrer ce murmure de Paul Valéry : « *Il dépend de toi qui passes que je sois tombe ou trésor.* » Vous demeurez lors d'une grande générosité relationnelle. Porteur, sans aucun doute, d'une part importante de notre responsabilité artistique contemporaine, vous êtes constamment disponible dans le quotidien des hommes de bonne volonté. Mais comment s'en étonner ? Il suffit de prendre le temps de s'immerger dans votre peinture pour se sentir porté tout autant par l'hospitalité du cœur que par celle de la raison.

C'est le 5 janvier 1933 que Marseille vous accueille pour la première fois dans le berceau de Saint-Barnabé qui vivait alors la fin de sa ruralité dans le même temps où le monde oubliait de se préparer à affronter l'absurde et l'ignoble. Tourneur sur métaux de profession, Marius Briata, votre père, avait constellé sa vie de rêves d'art. Il était prix de clarinette du Conservatoire de Versailles et peintre à ses heures. Finalement, il avait

sagement trouvé sa voie dans la photographie et ouvert une boutique rue Montaigne. C'est dans ce bain protecteur que vous vous êtes méticuleusement préparé à devenir l'artiste des rêves paternels. Vous êtes particulièrement doué pour le dessin et l'insistance de Marius Briata relève plus de l'acte d'amour que de l'obsession mozartienne: vous voici donc en 1947 à l'école des Beaux-Arts de Marseille où vous récoltez, entre autres, le Prix Stanislas-Torrents et le Prix Poggioli.

Cependant, dans la reconstruction d'un pays ruiné, une bonne partie de votre famille, bien plus pragmatique que votre père, lui reproche d'orienter votre avenir vers un domaine qui n'est pas un métier. D'intuition, vous trouvez alors la solution pour contenter tout le monde, y compris vous-même: vous irez bien à Paris, certes, mais pour y intégrer l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. De peintre, activité aléatoire, vous songez à devenir publicitaire ou décorateur. Et il est vrai qu'à la vue des nombreuses affiches que vous avez produites tout au long de votre carrière – je pense plus particulièrement à « Marseille en fleurs » en 1994 et à la Féria de Nîmes en 1998 –, ce talent-là vous appartient aussi. En 1951, vous êtes reçu premier au Concours des Arts déco.

En 1955, vous entrez à l'atelier de Marcel Gromaire. C'est là probablement le premier événement important de votre vie. Dans les années folles de Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés, le Maître impose sa sagesse et sait relativiser les révolutions artistiques au nom du réel qui demeure l'essentiel des hommes. Il explique son attachement à ce qu'il nomme « *les critères sensibles* » et répète son leitmotiv: « *Nous sommes de la terre, c'est notre champ de recherche.* » Ajoutant quelquefois: « *L'œuvre d'art commence à naître lorsque toute influence antérieure étant intégrée, le choc se produit entre le peintre et le monde extérieur.* »

Jamais vous n'avez trahi cette approche de l'Art, ni dans votre œuvre ni dans votre enseignement, vous refusant obstinément à voir bafouer par des médiocres et des ignorants tous les trésors que la main de l'homme, dans le cours des millénaires, a su léguer à son devenir. En conséquence, jamais vous n'avez confondu la modernité, le progrès, l'invention et l'évolution qui qualifient la présence de toutes les expressions artistiques dans une société, avec la violence, la rupture, l'agression et la décomposition qui voudraient régulièrement – et aujourd'hui en l'occurrence – imposer le voile noir de la déculturation. Jamais, de la sorte, vous n'avez bradé

votre vraie liberté de créateur à l'idéologie de la paresse ni à l'infantilisme érigé en philosophie dominante ni encore à la phraséologie bedonnante des faux Van Gogh et autres Modigliani de salons. Avec obstination, vous y avez opposé la vertu du métier cent fois remis sur l'ouvrage et celle de la considération du travail d'autrui.

En 1960, vous avez épuisé tout ce que Paris pouvait vous apporter : préparer un hypothétique Grand Prix de Rome dans l'atelier de Legueult, être figurant au cinéma, notamment dans le « Gervaise » de René Clément, vous nourrir des courants artistiques du moment, avec entre autres une exposition de groupe à la Galerie Montmorency, accomplir, dans une confusion contestatrice, votre service militaire en Afrique, vous marier avec Yolande dont vous aurez trois fils, Georges, Charles et Dominique.

C'est alors qu'un poste d'enseignant (option dessin) se libère aux Beaux-Arts de Marseille. Vous présentez le concours sans trop y croire. Le sculpteur Paul Belmondo fait partie du jury qui vous attribue le poste. À 27 ans, vous voilà à nouveau dans votre ville, titulaire d'une chaire de professeur de peinture. Désormais astreint à assumer une profession, vous vous ouvrez deux libertés fondamentales : vivre sans contraintes matérielles et avoir le temps nécessaire à entamer la production d'une œuvre.



© Cres

Par ailleurs, ce métier d'enseignant vous permettra d'accompagner l'écllosion de plusieurs générations d'artistes tout en restant à l'écoute des grands courants de l'art contemporain.

Cette installation, qui apparaît déjà comme définitive, nécessite la quête d'un lieu d'exposition régulière. Si l'on peut à juste titre considérer la rencontre avec Marcel Gromaire puis l'obtention de votre poste de professeur aux beaux-arts de Marseille comme une chance, c'est maintenant qu'intervient la troisième dans votre vie – mais peut-on parler de chance lorsqu'il s'agit de retracer le parcours du talent : votre rencontre à la galerie Jouvène avec André Maurice, un Normand amoureux du trait et de la couleur qui avait lancé et accompagnait Pierre Ambrogiani, Antoine Ferrari, Serra, Mandin et tant d'autres. Jusqu'à la fin des années 90, vous y exposerez annuellement, les thèmes évoluant en fonction de vos coups de cœur : la Corse, New York, la Camargue, le Japon, Venise, le Portugal, le Cirque, la Corrida, la Louisiane, la Musique, la Mer. L'année 2000 verra la galerie Asakusa prendre le relais. Parallèlement, vous ouvrez votre vie à la rencontre et vous échangez avec des peintres, des poètes, des écrivains, des journalistes : Axel Toursky, Winsberg, Charon, Lauzero, Guerrier, Ionesco, André Roussin. Les richesses de l'esprit sont votre domaine.

Mai 1968 fut pour vous « un événement considérable » – ce sont là vos propres mots –, une véritable remise en question, la quatrième chance de votre vie. Et combien avez-vous raison ! C'est en effet en ce mois historique que vous rencontrez Vincente, votre épouse depuis. Vous aurez une fille, Laurence, artiste elle aussi, musicienne et comédienne. Pendant plus de trente-cinq ans, vous allez écrire sur vos toiles l'histoire de cette double passion, de croquis en portraits de l'une comme de l'autre, en marge des grands thèmes successifs de votre œuvre. Ainsi seront-elles à la fois votre creuset créatif et votre abri reposant, en cette période difficile où une avant-garde puissante ne va cesser de s'opposer fortement à vous à l'École des Beaux-Arts. Dessiner ? Quelle horreur. Peindre ? Quel anachronisme. Alors qu'ailleurs d'autres entamaient le patient travail de sape de notre langue et de son écrit, refusant systématiquement les contraintes du lexique et de la syntaxe, vous étiez confronté, de votre côté, à un minimalisme artistique assorti, lui, d'un refus total des contraintes du graphisme et des harmonies chromatiques.

Face à cette vague qui se voulait ouvertement destructrice, vous avez opposé la force tranquille de votre savoir et de vos valeurs. Rien

ne changea donc dans les cours que vous dispensiez ni dans votre recherche personnelle, pendant que la reconnaissance ne cessait de vous parvenir tout autant des grandes galeries à l'étranger (Tokyo, New York, Montréal, Genève, Beyrouth) que des collectionneurs français. En 2003, pour l'anniversaire de vos cinquante ans de peinture, La Ville de Marseille vous rendit un hommage appuyé, assorti de quatre expositions, tout d'abord au Musée de la Tour Saint-Jean, ensuite dans les galeries Stammegna et Asakusa, la Chambre de Commerce en profitant, de son côté, pour exposer trente de vos tableaux parmi les plus rares, pour la plupart, d'ailleurs, jamais montrés jusqu'alors. En 2004, c'est le Musée d'Art Moderne de Paris qui vous ouvre ses portes. Dans un an, ce sera autour du Musée de l'Orangerie de présenter une rétrospective quasiment exhaustive de votre parcours en peinture.

Mais, en ce lieu, pourrais-je ne pas rappeler qu'en 1999 la Ville de Marseille fit l'acquisition de votre toile intitulée « La Marseillaise », œuvre dont notre Académie a l'honneur et le privilège d'être la dépositaire en sa salle de l'Alcazar.

Ainsi êtes-vous, certes, un homme de l'Art, mais également un homme de conscience. Et si vous définissez la peinture comme « *un moyen de percevoir la vie* », c'est bien que vous utilisez votre talent, comme d'autres



© CRES

utilisent le leur, tout aussi spécifique, à la seule fin de participer de l'évolution positive du monde. Vous dites encore : « *Créer un espace d'émotion pour découvrir la vibration sensible des êtres et des choses.* » Claire définition de votre attachement aux fondements profonds de notre société tout autant qu'ils demeurent en accord avec l'harmonie humaine et la rigueur culturelle.

Vous avez fait le don de toute une vie à une expression artistique que vous avez su maintenir, contre vents et marées, sur le chemin de la modernité tout en lui évitant les chausse-trapes ridicules de la surenchère systématique. Peintre de la couleur, vous l'avez toujours maintenue dans l'élégance et à l'écart de toute violence gratuite. Dessinateur hors pair, vous utilisez le trait avec minutie pour construire un équilibre cohérent d'espaces créés d'un seul regard. Un mot me vient désormais à l'esprit : respect. Des mystères que vous faites jaillir de vos toiles. Du sacré que représente votre art. Des autres qui sont indispensables à votre créative solitude d'artiste.

Soyez le bienvenu parmi nous.





